

UNE OEUVRE, UN REGARD

Atlas de Bruno Schmelz

Chères consœurs, chers confrères, c'est à un grand écart que je vous invite aujourd'hui. Il y a un an, je vous avais parlé d'Herbin qui fut l'inventeur de l'abstraction géométrique – peintre un peu oublié mais auquel on rend désormais hommage. Il y eut, l'hiver dernier, une belle exposition au Musée de Montmartre

Le peintre que je vais évoquer aujourd'hui se situe aux antipodes du travail d'Herbin. Bruno Schmelz est, en effet, un peintre hyper-réaliste.



Quelques mots pour situer le personnage. Il est né en 1938 à Toulouse ; il vit et travaille dans les Pyrénées, dans la vallée de Campan, plus précisément à La Séoube. Il a une formation de fresquiste – de maître-verrier également – et la technique du trompe l'œil atteint avec lui une inquiétante étrangeté. Elle est partie prenante de son hyper-réalisme.

Il a été, pendant des années, moniteur de ski à La Mongie et il est apiculteur – son miel, vous pouvez me faire confiance, est d'une rare qualité.

Il a été repéré par Pierre Cardin qui lui a donné l'occasion d'une première exposition, à Paris, au début des années 70. Il a exposé à New-York, en Belgique et un peu partout en France, ici même à Bordeaux à l'Espace Mably en 2003.

Je ne vais pas entrer dans des analyses techniques, je risquerais de m'y perdre. Je veux seulement regarder, comme l'intitulé de notre rubrique nous y invite, un tableau qui me paraît représentatif du travail de Schmeltz. Il date de 1988, il est intitulé *Atlas*. Vous remarquerez tout de suite qu'il est composé de motifs qui semblent étrangers les uns aux autres : le corps nu d'un jeune homme, Atlas, corps athlétique, plein de vigueur, d'une très académique beauté. Atlas, fils de Japet, l'un des Titans et d'Océanide ; Atlas est le frère d'Epiméthée et de Prométhée. Il tourne le dos au spectateur, ; dans une autre version de ce tableau, il est moins pudiquement caché par une branche d'arbre ; il regarde au loin – nous invite-t-il à en faire autant et à nous détacher des autres éléments du tableau ? Non, de toute évidence. Les autres éléments du tableau s'imposent avec une force égale :

- une jeune cavalière qui pourrait s'avancer sur le chemin où Atlas est solidement campé et deux chevaux assez paisibles sur un bloc de pierre. Elle porte un casque qui ne sied guère à une cavalière mais serait plus approprié pour une motocycliste. Signe de modernité et de l'importance de la technologie. Schmeltz est fasciné par les engins de chantier, ils sont nombreux dans son œuvre – tronçonneuse, tractopelle, excavatrice, vieilles voitures, avec une tendresse toute particulière pour les Deux Chevaux et les R5. Les chevaux, justement – mais aussi les vaches, les moutons, les chiens ont toujours leur place dans l'œuvre de Bruno Schmeltz. Ils s'inscrivent paisiblement dans le paysage, ils résistent au triomphe de la technologie ; on peut avoir le sentiment qu'ils ont toujours été là.

- des blocs de pierre imposants dont les formes géométriques sont à peine érodées et que commencent de recouvrir des plantes. Ce n'est pas un hasard si, à proximité de La Séoubé, se trouvent les carrières de marbre de Payolle, au flanc du col d'Aspin, maintenant abandonnées mais qui eurent leur heure de gloire, comme celles de Sarrancolin, de l'autre côté du col d'Aspin ; elles furent utilisées à Versailles. La massivité de ces blocs relève du fait même, elles sont là impossibles à déplacer ou à contourner, on

oublie qui les a taillées et pour quel but ; elles peuvent tout au plus maintenant servir de matériau, être creusées par des incises plus ou moins élaborées, vraies frises en bas-relief, ou servir de support à la signature de Schmeltz.

- un paysage, ciel, montagnes, arbres, typique d'une vallée pyrénéenne. Paysage apaisant comme dans un tableau de Poussin. Rien de dramatique dans cette peinture. Et c'est une belle continuité avec la peinture classique, comme le corps d'Atlas marquait la continuité avec la statuaire grecque. Ce ne sera pas le cas dans une autre série de toiles d'inspiration très différente, peintes dans les années 90, où l'on voit des rues de Paris où la vie reprend après l'effondrement d'un immeuble pour quelque cause inconnue – je ne peux m'empêcher de rapprocher ces toiles de notre immédiate actualité, Ukraine ou Gaza.

On ne peut manquer d'être frappé par la juxtaposition de ces différents éléments, par leur harmonie en dépit des univers culturels et temporels différents auxquels ils appartiennent. La disproportion entre les différents éléments du tableau est tranquillement assumée. Il y a un détail que vous ne percevez peut-être pas très bien, sur le dos d'Atlas, un oiseau blanc à la limite même du perceptible. Harmonie intemporelle. Cohabitent le naturel et le technologique, le nu et l'habillé, le travail des hommes et le repos, le règne animal et le règne végétal ; la dureté du marbre et la douceur de la chair nue qui appelle la caresse. Qui l'emporte, qui l'emportera, la modernité technologique, la vie toujours présente, la nature et son histoire immémoriale ? Il n'y a pas de réponse à cette question. Le fait est là, dans ce qui est donné, et dont la beauté seule compte. Le rêve serait peut-être que cette cohabitation perdure, que cette harmonie ne soit pas détruite. L'œuvre de Schmeltz invite à la contempler telle qu'elle nous est donnée par la construction du tableau lui-même.

Mais, après tout, Atlas est celui qui soutient la voûte du ciel ; ses frères Epiméthée et Prométhée n'ont pas forcément apporté à l'humanité de bien grands bienfaits ; peut-être est-ce du côté d'Atlas que nous pouvons espérer une véritable stabilité.

Quelle Terre Promise Atlas contemple-t-il ? Quelle déchirure ouvre-t-elle dans le lointain de la toile, en dépit de la massivité des blocs de pierre : la possibilité d'un rêve ou est-ce simplement la nostalgie de ce qui a disparu ?

Patrick Rödel

